

Jacques s'occupa pendant plusieurs jours des préparatifs de cette excursion ; depuis leur réclusion, Mme de Beauchamp et Simone considéraient tout déplacement comme un voyage au long cours et Jacques dut emporter des vivres et des vêtements de rechange, comme s'il se fût agi de traverser des contrées désertes.

On partit de grand matin dans des claquements de fouets, des bruits de grelots.

Mme de Beauchamp, Simone et Fanchon dans un grand landau, M. Delort et Jacques dans une victoria. Derrière ces deux voitures en venait une troisième contenant les provisions et les objets de toilette que, pour faire plaisir à sa mère, Jacques avait dû y placer.

Le temps était superbe. Le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

Les paysans, heureux d'être débarrassés des Prussiens, et surtout de rester Français, causaient gaiement par groupes dans les villages qu'on traversait.

Beaucoup connaissaient Mme de Beauchamp et sa famille. En la voyant passer ils la saluaient avec une joie respectueuse. Ils semblaient dire : " Nous sommes enfin entre nous."

En traversant un village, Jacques reconnut une auberge où, surpris un jour par la pluie, il était entré.

Il se souvint qu'il y avait au premier étage une assez jolie salle donnant sur des jardins plantés d'arbres fruitiers ; il lui semblait sentir la bonne odeur des fruits mûrissants.

—Mère, déjeunons ici, veux-tu ? Je t'assure que nous serons très bien ; je me sens un grand appétit, c'est le moment d'attaquer nos formidables provisions.

—Je me sens disposé à y faire une large brèche, affirma le docteur.

—En ce cas, déjeunons dans cette auberge, je n'y vois aucun inconvénient.

La salle dans laquelle ils s'installèrent était tendue de papier commun ; dans un enguirlandement de feuillage vert un chasseur jaune tirait sur un lièvre brun ; ce motif cynégétique se répétait à l'infini ; à droite, à gauche, devant, derrière, l'intrépide chasseur jaune ne se lassait pas de faire feu sur l'agile lièvre brun qui toujours fuyait, les oreilles couchées sur le dos, les pattes allongées horizontalement.

Cet ornement mural amena sur les lèvres de Simone un rire fou qui se communiqua à Fanchon d'abord et étendit sa joyeuse contagion à Jacques, à M. Delort, à Mme de Beauchamp elle-même.

La petite cheminée en marbre noir de Belgique s'ornementait de deux grands coquillages de mer de forme conique.

L'aubergiste, une grosse bonne femme rougeaude, expliqua gravement à Simone qu'en approchant à l'oreille un de ces merveilleux objets on entendait la mer.

—Essayez, mademoiselle, vous verrez, fit-elle en plaçant un des coquillages dans la main de la jeune fille.

Simone approcha de son oreille le coquillage d'un rose de corail à l'intérieur et, au bout d'un instant, dit gravement :

—C'est vrai, j'ai entendu !

La grosse aubergiste fut enchantée.

Les deux domestiques du château, cependant, montaient les provisions, dressaient la table ; ils étalaient dessus une nappe éblouissante de blancheur et, pour empêcher les coins de traîner à terre, les nouaient de gros nœuds ; ils y plaçaient la porcelaine transparente, l'argenterie, les verres de cristal, et sur chaque assiette, les serviettes en bonnet d'évêque.

La bonne aubergiste les regardait faire, ébahie de ce luxe nouveau pour elle.

On se mit à table et chacun, égayé par la promenade, fit honneur au déjeuner. Ainsi que l'avait dit Jacques — si la salle était plus que modeste — la vue dont on jouissait était charmante, étendue.

Sous le beau ciel bleu, dans le cadre de la fenêtre enguirlandée de roses trémières, les hirondelles apparaissaient, disparaissaient avec de petits cris en leur vol rapide et circulaire.

Une brise tiède agitait doucement les feuilles et apportait la senteur des grandes plaines où des femmes étalaient les foins nouvellement fauchés.

La patronne de l'auberge monta avec une servante et offrit à Mme de Beauchamp, sur des plats de faïence vernissée et décorée de fleurs rouges et d'oiseaux verts, des pyramides des fruits qu'elle venait de cueillir.

Mme de Beauchamp remercia la bonne femme.

—Nous acceptons, dit Jacques, mais à la condition que vous allez trinquer avec nous au bonheur de la France.

—Oh ! pour ça, j'veux ben !

Et elle ajouta convaincue en allongeant le bras :

—Et à la crevaizon des Allemands !

Cette phrase, qui eut désolé un académicien, la mit en humeur de conter toutes les misères que les "casques à pointe" lui avaient fait subir.

Cela eût pu durer longtemps si la servante, d'en bas, ne l'eût appelée d'une voix perçante :

—Madame, v'là un voyageur qui d'mande à manger, à c't'heure !

—A manger ! On n'a rien dans un petit endroit comme ici ; l'dimanche, oui, mais en s'maine !

Elle descendit en se disant à elle-même :

—S'il veut une omelette, on pourrait encore !

Mme de Beauchamp la rappela :

—Ma brave femme, dit-elle, j'ai accepté vos fruits sans façon ; nous avons des victuilles en grande quantité ; ne renvoyez pas ce voyageur ; il peut être fatigué, servez-lui à déjeuner.

—Oh ben ! si c'est ça, il a d'quoi s'égaler !

Elle était descendue, elle remonta et dit à Mme de Beauchamp :

—Il vous remercie bien, c't'homme ; Jeanne lui avait dit qu'il n'y avait rien, moi, j'lui ai dit qu'y avait d'tout grâce à une belle société qu'y m'tirait d'embarras... Il a l'air fatigué... .

—Quel genre de voyageur est-ce ? demanda Mme de Beauchamp.

—C'est un officier français en bourgeois, ça s'voit ben, il est décoré.

—Un officier français, décoré !... .

Jacques regarda sa mère, la questionnant du regard.

—Tu songes à l'inviter ? Fais-le, mon enfant !

—Merci, mère, répondit Jacques en courant au rez-de-chaussée.

On entendit des exclamations joyeuses, le bruit d'une accolade.

—Il paraît que Jacques a retrouvé un camarade, dit M. Delort. Jacques remontait en courant l'escalier, il s'écria :

—Je vous annonce... .

Georget parut auprès de son ami.

Il était vêtu d'un paletot noir, d'un pantalon gris clair. Le ruban de la Légion d'honneur se voyait à sa boutonnière.

Il était pâle sous son hâle. La balafre de son front formait une ligne blanchâtre qui se perdait dans la chevelure brune.

Georget s'avança vers Mme de Beauchamp qui se leva en lui tendant les bras.

Il s'y jeta en balbutiant :

—C'est à vous, à vos bontés que je dois d'être ce que je suis.

Fanchon et Georget se tinrent un moment embrassés. Elle ne pouvait prononcer une parole tant la joie l'oppressait.

Georget salua Simone qui lui tendit la main, en disant :

—Nous sommes tous bien heureux de vous voir, monsieur Georges Bernard.

M. Delort lui frappait amicalement sur l'épaule et lui disait :

—Eh bien, à la bonne heure, nous avons fait notre chemin... .

Mais, vous êtes décoré, Dieu me pardonne !

—Oui, monsieur, depuis peu de temps, répondit Georget.

—Tu nous raconteras cela, Georget, faisait Jacques. Pour le moment, mets-toi à table.

—Je ne demande pas mieux, je meurs de faim.

Et Georget attaqua les mets avec entrain.

Tout en déjeunant il raconta ce qui lui était arrivé, son rappel à Paris au moment où il se disposait à partir pour Beauchamp, l'insurrection parisienne, l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, sa blessure, son transport dans une ambulance de Passy, sa guérison et sa stupeur en reconnaissant dans celle qui le soignait... .

—Devine, Fanchon, continua-t-il en se tournant vers la jeune fille, devine qui, lorsque j'ai repris connaissance, était auprès de moi ?

—Mais, Georget, comment veux-tu ?... .

—C'était notre mère Catherine, ma chère Fanchon, j'étais dans l'ambulance installée par M. Delort dans sa maison !

—Ah ! c'est trop fort. Eh bien, en voilà une chance, s'écria le vieux médecin.

—Mère Catherine ne m'avait pas reconnu, ce qui ne l'avait pas empêchée de rester jour et nuit auprès de son malade.

—Comme elle a dû être contente de te revoir !

—Oui, ma chère Fanchon, notre mère a été bien heureuse ! Pauvre femme !... Elle est si bonne !... Je crois qu'elle ne fait pas de distinction entre nous ; pour elle, j'en suis sûr, nous sommes vraiment frère et sœur !

On avait apporté quelques bouteilles de champagne dont on fit sauter les bouchons pour fêter le retour de Georget.

Celui-ci fut installé à Beauchamp où toute la famille le combla d'amitiés.

Jacques ne pouvait plus quitter son ami Georget, ils partaient tous deux chaque jour pour faire de longues promenades au cours desquelles il parlait de leurs misères, de leurs souffrances pendant la guerre.

Jacques racontait à Georget la malheureuse campagne de la Loire, son arrivée en Suisse, l'accueil touchant des habitants, l'arrivée de M. de Pervenchère et de sa femme avec sa famille et Fanchon, son séjour au Palais des Roses, etc., etc.

(A suivre.)